

LES
PRESQUE CHRÉTIENS.

PARDONNE NOUS
NOS PÉCHÉS.

SERMONS

PAR

B. P O Z Z Y,

Pasteur de l'Eglise évangélique de Bordeaux.

PARIS,
LIBRAIRIE MEYRUEIS,
RUE DE RIVOLI.
1865.

15

PRESSOIE CHRETIENNE

PARDONNEZ VOUS

ZOS PECCHES

REMONS

D. P. O. N. Y.

IMP.: H. P. DE SWART ET FILS,
à La Haye.

PARDONNE NOUS

NOS PÉCHÉS.

PARDONNE-NOUS

NOS PÉCHÉS.

SERMON SUR LUC XI : 4.

MES FRÈRES.

Dans cette cinquième demande de l'oraison dominicale, le Seigneur nous place tour-à-tour en présence de Dieu et en présence de l'homme. En présence de Dieu, quand il nous fait dire: "Pardonne-nous nos péchés"; et en présence de l'homme, quand il nous fait ajouter aussitôt après: "car nous quittons aussi les dettes", ou, "comme nous quittons aussi les dettes à tous ceux qui nous doivent" ¹⁾. Ces deux situations, il est vrai, sont unies entre elles par un lien étroit et conditionnel et nous aurons garde de l'oublier. Mais la portée de cette demande et sa gravité sont telles, chacune des deux parties qui la

1) Comp. Matt. VI : 12.

constituent est si importante, les sentiments qu'elles ont pour but d'exciter dans le cœur de celui qui prie, occupent une place si élevée dans l'enseignement de Jésus-Christ, qu'il vaut la peine de les considérer séparément, et c'est aussi ce que nous nous proposons de faire, moyennant Dieu. Nous nous bornerons, pour aujourd'hui, à l'examen de la première.

“Pardonne-nous nos péchés!” A qui Jésus-Christ nous fait-il adresser cette prière? A Dieu, à Dieu seul, et cela par une raison bien simple: c'est qu'il n'y a que Dieu qui puisse pardonner les péchés. Qu'est-ce en effet que le péché? C'est une offense faite à Dieu, ou, comme s'exprime l'Écriture, c'est “la transgression de sa loi.” Puisque c'est Dieu qui est offensé, c'est Dieu qui doit pardonner et nul autre que lui. Il n'y a point de privilège, point de sacerdoce qui puisse donner le droit à la créature d'usurper la place qui n'appartient qu'au Créateur. Si un homme m'a offensé, moi, que je lui pardonne, à la bonne heure; mais s'il a offensé Dieu, c'est à Dieu de le pardonner et à Dieu seul. Pour moi, je n'y puis rien. Aussi je comprends que les juifs en voyant Jésus-Christ renvoyer absous les pécheurs qui s'approchaient de lui, criaient au blasphème. A leur point de vue, ils avaient raison. Ils se trompaient seulement en ceci: ils oubliaient que celui qui disait au paralytique: “Tes péchés te sont

pardonnés!” pouvait lui dire aussi : “ Lève-toi , prends ton petit lit et marche ;” ils oubliaient qu’il était le Fils de Dieu, “ Dieu lui-même manifesté en chair.” A cela près, ils avaient raison de se scandaliser et de dire : “ Qui est-ce qui peut pardonner les péchés que Dieu seul ?” Arrière donc le pardon de l’homme. Tout homme est pécheur, tout homme a besoin lui-même d’être pardonné. De quel droit viendrait-il me dire : “ Je t’absous ?” C’est pourquoi Jésus-Christ ne nous adresse à aucun homme, il nous adresse à Dieu ; c’est devant Dieu qu’il nous enseigne à nous courber et à dire : “ Pardonne-nous nos péchés.”

Remarquons en outre qu’en nous enseignant cette prière, le Seigneur nous assure le pardon de Dieu, car l’invitation à cette demande est en même temps une promesse. Il est bien évident en effet que Jésus-Christ ne nous aurait pas adressé à Dieu pour implorer son pardon, si ce pardon ne pouvait être obtenu. Par cela seul donc qu’il nous enseigne à lui dire : “ O notre Père qui es aux cieux, pardonne-nous nos péchés!” il nous promet implicitement que lorsque nous aurons ainsi prié, nos péchés nous seront remis.

Et en faisant cela, mes frères, Jésus-Christ a consacré l’un des instincts les plus intimes et les plus profonds de la nature humaine. L’homme en effet, en même temps qu’il sent qu’il est pécheur, qu’il a manqué au devoir, dont il reconnaît la loi, qu’il a

commis le mal, qu'il aurait dû fuir, et qu'à ce titre il a mérité d'être puni, l'homme s'obstine à espérer en la bonté et en la miséricorde divines, il s'acharne à croire qu'il y a possibilité pour lui d'être pardonné, si bien que ces deux idées, celle de faute et celle de pardon, et les sentiments qui y correspondent sont corrélatifs et en quelque sorte inséparables au fond de la conscience humaine. De là, dit M. Guizot, dans ses belles Méditations sur l'essence de la religion chrétienne, "de tout temps et en tout lieu, une multitude de croyances et de pratiques, les unes pures et touchantes, les autres insensées et odieuses, qui se résument sous le nom de *sacrifices*. Barbares ou civilisées, anciennes ou modernes, toutes les histoires abondent en sacrifices de toute sorte, grossiers ou mystiques, doux ou sanglants, inventés et consommés, tantôt pour expier les péchés de l'homme, tantôt pour apaiser la colère de Dieu et retrouver sa faveur." En proclamant le pardon de Dieu, en poussant l'homme à sa recherche, le christianisme sur ce point, comme sur tous les autres, répond donc aux besoins religieux naturels du genre humain, et nous n'hésitons pas à y voir une preuve éclatante de sa divinité. Aussi avait-il raison, ce Père de l'Eglise, Tertullien, d'en appeler au témoignage de l'âme naturellement chrétienne; il avait raison de s'écrier dans sa mâle et magnifique éloquence: "Je t'adjure, âme humaine, réponds-moi. Je n'en appelle pas à toi façonnée dans les écoles, dans

les bibliothèques, remplie de la philosophie apprise dans les académies et les portiques d'Athènes. J'en appelle à toi rude et toute simple, ignorante, telle que tu es, quand tu es sans culture, telle qu'on te trouve dans les carrefours, dans les rues, dans les ateliers, naïve et entière. J'ai besoin de ta rudesse inculte qui seule inspire confiance. Tu n'es pas chrétienne par nature: on ne naît pas chrétien, on le devient; et néanmoins le christianisme peut invoquer ton témoignage. L'âme est condamnable dans la proportion où elle annonce la vérité. Au jour du jugement, devant le tribunal de Dieu, elle sera là muette et n'ayant rien à répondre. Tu annonçais Dieu, lui sera-t-il dit, et tu ne l'as pas adoré." 1)

Cela dit, serrons de plus près les paroles de notre texte et demandons-nous qui sont ceux, qui doivent adresser à Dieu cette demande de l'oraison dominicale: "Pardonne-nous nos péchés."

Nous pourrions répondre d'une manière générale: ce sont tous les hommes, puisque tous les hommes sont pécheurs, selon cette déclaration bien connue de nos saints livres: "Il n'y a point de juste, non pas même un seul. Il n'y a personne qui ait de l'intelligence, il n'y a personne qui recherche Dieu. Ils se sont tous égarés, ils se sont tous ensemble rendus

1) De testim. animae I.

inutiles; il n'y en a aucun qui fasse le bien, non pas même un seul" ¹⁾).

Mais cette réponse, si vraie fût-elle, ne suffirait pas. Sans doute tout le monde reconnaît qu'il est pécheur, mais à la manière même dont on le reconnaît, il est facile de s'apercevoir que, pour la plupart du moins, cela ne tire pas à conséquence. On est pécheur comme on est homme, et par cela seul qu'on est homme. C'est une faiblesse, une imperfection de notre nature, voilà tout. Mais de s'humilier de son péché, de s'en repentir, d'en chercher la délivrance, de crier à Dieu pour en obtenir le pardon, c'est là ce dont la plupart ne s'inquiètent ni ne se préoccupent. Au lieu donc de nous contenter de répondre à cette question: "qui sont ceux qui doivent demander à Dieu le pardon de leurs péchés?" — "Ce sont tous les hommes"; — nous ferons bien de nous arrêter à considérer successivement chacune des classes de personnes, que cela concerne en particulier.

Ceux qui doivent présenter à Dieu cette demande, ce sont d'abord les *pécheurs*, par où j'entends ceux à qui Dieu a fait la grâce de se reconnaître tels, ceux qui sentent leurs misères, qui mènent deuil sur leurs transgressions, ceux qui tremblent à la pensée de la mort, du jugement, de l'éternité, de la redoutable éternité.

1) Rom. III: 10.

De tels hommes sont rares parmi nous, je le sais, en nos jours de défaillance morale et religieuse. Nous sommes tellement habitués à ne voir en tout que des nuances : dans le faux qu'une nuance du vrai, dans le laid qu'une nuance du beau, dans le mal qu'une nuance du bien ; le relatif est tellement dans nos goûts, l'absolu nous répugne tant, que nous en sommes venus à ne presque plus savoir ce que c'est que le péché, ni ce qu'est la douleur amère et profonde de l'avoir commis.

Mais enfin, s'il y en a qui le sachent encore ; s'il y a ici de vrais pénitents pour qui le péché soit le péché, c'est-à-dire ce qu'il y a de plus odieux et de plus abominable devant Dieu ; s'il y a des David qui se frappent la poitrine en disant : "J'ai péché contre toi, contre toi proprement, et j'ai fait ce qui déplaît à tes yeux !" des Luther, qui dans l'angoisse de leur âme se lamentent et s'écrient : "mon péché ! mon péché ! qui me délivrera de mon péché ?" — je m'adresse à eux tout d'abord et je leur dis : "mon frère, ma sœur, qui que vous soyez dans cette assemblée, qui vous reconnaissez à ces traits, c'est pour vous premièrement que le Seigneur a voulu nous enseigner cette demande de l'oraison dominicale : "Pardonne-nous nos péchés !"

"Vos péchés ! ils sont trop grands," pensez-vous peut-être, "pour qu'ils puissent vous être pardonnés." Je vous comprends. Car n'attendez pas que je vienne ici, consolateur imprudent, pallier vos fautes, justifier

vos misères, vous défendre vous-même contre vous-même, en répétant après tant d'autres, "que vous n'êtes pas si coupables; que Dieu est bon et qu'il n'y regardera pas de si-près!" Dieu nous garde de remplir jamais auprès de vous un tel office, l'office du tentateur, sifflant à l'oreille de nos premiers parents cette parole impie: "Vous ne mourrez nullement," alors que Dieu leur avait dit: "Au jour que vous en mangerez, vous mourrez de mort." Non, nous ne vous dirons pas cela. Si grand que votre péché vous paraisse, il est plus grand encore aux yeux de Dieu, de Celui qui s'appelle "le Saint," et "en présence de qui les cieux, même les cieux des cieux ne sont point purs." Humiliez-vous donc, humiliez-vous jusqu'en terre; pleurez sur vos péchés, menez deuil sur vos transgressions, revêtez-vous du sac et de la cendre. Vous ne sauriez jamais vous mettre trop-bas devant Dieu, tant vous êtes coupables et votre misère est grande.

Mais pourtant, qui que vous soyez, fussiez-vous le dernier des pécheurs, courage! Il y a dans la Bible un mot que Dieu y a écrit tout exprès pour vous, celui de pardon. Que vous ne pussiez pas, vous, pardonner à quelqu'un, qui se serait conduit à votre égard comme vous vous êtes conduits envers Dieu, qui vous eût fait à vous, ce que vous avez fait à Dieu, — ah! je vous l'accorde. Mais voici, dit l'Eternel, "mes pensées ne sont pas vos pensées, et mes voies ne sont pas vos voies. Mais autant que les cieux sont élevés par dessus

la terre, autant mes voies sont élevées par dessus vos voies et mes pensées par dessus vos pensées" 1).

Va donc à Lui, pauvre pécheur, que ta misère écrase; va, dis-lui tout, raconte-lui tout, ne lui cache rien: et ce mal que tu as commis et que tu n'oserais dire à personne, et ces pensées impures, qui te sont montées au cœur, et ces convoitises coupables, et ces passions haineuses, que tu as nourries, que tu as caressées peut-être, va les confesser à ton Dieu. Vas y aussi, pauvre Madeleine! Les hommes te méprisent et te repoussent, eux qui t'ont faite ce que tu es, eux qui t'ont précipitée dans l'abîme. Ils te jettent la pierre, ils se raillent de tes larmes, de tes sanglots; ils n'y croient pas, ils ne veulent pas y croire. Eh bien, va à ton Dieu; il ne te méprisera pas, lui, il ne te repoussera pas, lui, il ne se raillera pas de tes larmes, lui. Oh! non. Il pardonne tant et plus. Il n'a jamais raillé personne. Va, répands à ses pieds l'amertume de ton cœur, et, le front dans la poussière, l'âme pénitente, dis-lui: "Mon Dieu! pardonne-moi! pardonne-moi mes péchés!" — et tes péchés, si grands et si nombreux soient-ils, te seront pardonnés.

Plût à Dieu, mes frères, que ceux à qui je viens de m'adresser, fussent nombreux dans cet auditoire, car

1) Esa. LV: 8, 9.

sentir et reconnaître sa misère, c'est déjà presque en être dé ivré. Mais je ne me fais pas illusion ; ce ne sont pas les pécheurs, tels que nous les avons définis, qui composent le plus grand nombre de nos auditeurs, ce sont bien plutôt les *justes*, ou ceux qui se croient et se disent tels.

Je me tourne donc vers eux maintenant et je leur dis : Vous aussi, vous avez besoin de vous frapper la poitrine et de dire à Dieu : " Mon Dieu ! pardonne-nous nos péchés ! "

Ou je me trompe fort, ou il en est peu qui me contredisent absolument. Ainsi que nous l'avons remarqué, tout le monde convient qu'il est pécheur, pourvu qu'on ne presse pas trop la signification de ce mot, et qu'on n'en tire pas les conséquences.

— Vous convenez que vous êtes pécheurs, dites-vous ; vous convenez donc que vous avez mérité la mort, la mort éternelle, selon qu'il est écrit : " Le gage du péché, c'est la mort, mais le don de Dieu, c'est la vie éternelle par Jésus-Christ, notre Seigneur " ¹⁾ Par où l'on voit que la mort, gage du péché, dont parle l'apôtre, c'est la mort éternelle qu'il oppose à la vie éternelle, don de Dieu en Jésus-Christ, notre Seigneur. Eh bien, c'est cette mort que vous avez méritée, et vous en convenez vous-même, puisque vous reconnaissez que vous êtes pécheurs.

1) Rom. vi: 23.

Que diriez-vous, mes frères, si, descendant de cette chaire et m'approchant de chacun de vous en particulier, je vous faisais l'application de ces paroles et que je vous disse à vous qui vous croyez justes: "Vous avez mérité la mort éternelle, la malédiction de Dieu; vous êtes maudits."

"Maudits!" me répondriez-vous. "Et quel mal avons-nous fait? quel crime avons-nous commis?"

Quel mal vous avez fait? Je m'en vais vous le dire: Vous n'avez ni tué, ni volé, ni commis adultère, ni aucun de ces crimes ou de ces grands péchés, que la loi punit et que l'opinion elle-même condamne; je vous l'accorde. Je vous l'accorde, et pourtant! Si adoptant le commentaire de Jésus-Christ, je vous demandais: n'avez vous jamais tué, c'est-à-dire, n'avez-vous jamais haï quelqu'un, ne vous êtes-vous jamais mis en colère contre lui? N'avez-vous jamais volé, c'est-à-dire, n'avez-vous jamais usé de fraude ou de dissimulation dans votre commerce? N'avez-vous jamais commis adultère, c'est-à-dire, n'avez-vous jamais nourri des pensées impures dans votre cœur, n'avez-vous jamais regardé une femme avec des yeux de convoitise? Si je vous demandais cela, que répondriez-vous? que pourriez vous me répondre?...

Mais enfin, je l'admets: vous n'avez jamais tué, ni volé, ni commis adultère, ni rien fait de semblable. Avez-vous aimé Dieu? L'avez-vous aimé de tout votre cœur, de toute votre âme, de toute votre pensée, et

votre prochain comme vous-même ? Qu'avez-vous à objecter à cette loi ? Dieu, n'est-il pas Dieu ? c'est à dire votre créateur, votre maître, votre bienfaiteur suprême, celui de qui vous tenez tout et à qui par conséquent vous devez tout ? N'est-il pas l'être souverainement parfait et par suite souverainement aimable, qui mérite d'être aimé plus que votre fortune, que votre position, que vos plaisirs, que votre famille, que votre vie, plus que tout ? Eh bien ! est-ce ainsi que vous avez aimé Dieu, que vous l'aimez encore à l'heure qu'il est ? Si vous répondez : oui, je vous demanderai : Que faites-vous pour le lui prouver ? Car enfin l'amour se manifeste, il se montre. Quand on aime quelqu'un, cela se sent, cela se voit, cela se laisse apercevoir de quelque manière. En quoi s'aperçoit-on que vous aimez Dieu ? que faites-vous pour lui, pour sa gloire, pour son service ? que faites-vous aussi pour vos frères ; et par exemple quelles sont les âmes que vous avez gagnées à Jésus-Christ ? A part ce que vous avez fait pour vous et pour les vôtres, ce qui était le faire encore pour vous, n'avez-vous pas été des fardeaux inutiles sur la terre ? Supposé que vous n'eussiez jamais existé, qu'y auraient perdu le monde et la société ? Encore une fois : qu'avez-vous fait pour Dieu et pour vos frères ? Ce que vous avez fait ? Hélas ! peut-être y en a-t-il parmi ceux, avec lesquels vous avez vécu, que vous avez aidés à se perdre, à se perdre éternellement. Je m'adresse à vous, homme du monde,

qui dites être un honnête homme et qui l'êtes en effet, et je vous demande : Cet enfant que Dieu vous avait donné pour le conduire à lui, pour l'élever sous sa discipline, pour lui enseigner à aimer et à garder sa Parole, qu'en avez-vous fait ? N'est-ce pas vous qui lui avez appris à se passer de Dieu, à vivre sans religion, peut-être à se moquer de la Bible et des chrétiens ? N'est-ce pas vous, qui par vos exemples, par vos discours, par vos sarcasmes l'avez rendu ce qu'il est, un incrédule et un impie ?... Je m'adresse aussi à vous, femme mondaine, et je vous demande : cette jeune fille dont l'âme vous avait été confiée, pour la rendre heureuse en Dieu, qu'en avez-vous fait ? Si elle ne pense, si elle ne vit, si elle ne respire que pour le monde et la mondanité, si son cœur est ouvert à toutes les séductions, si elle s'en va, pauvre et folle enfant, au devant de la mort et de l'éternité, ne rêvant que fêtes et que plaisirs ; si elle ne sait pas, si elle ne se doute même pas qu'elle a une âme immortelle, une âme pécheresse qui a besoin d'être sauvée, — qui l'a élevée, qui l'a nourrie, qui l'a entretenue dans ces illusions, qui ?... Je vous le demande ; n'est-ce pas vous ? Et pourtant on vous respecte, on vous honore, on vous loue peut-être de l'avoir tenue en garde contre ce qu'on appelle les exagérations d'une dévotion outrée. Oui, c'est le monde qui fait cela ; mais Dieu, ce Dieu, à qui vous aurez bientôt à faire, qu'en pense-t-il, lui ? Que cette estime et ces louanges des hommes ne vous abusent pas. Si

l'on vous absout dans ce monde, peut-être qu'il y a des âmes dans l'autre qui vous accusent, et qui, si elles pouvaient être entendues du fond de l'abîme, où elles sont descendues par votre faute, vous diraient : "C'est vous qui nous avez conduits ici, vous qui êtes la cause de notre ruine. Soyez maudits!..."

Justes de cet auditoire, votre conscience ne vous reproche-t-elle rien? N'êtes-vous pas pécheurs, pécheurs dans le sens que Dieu attache à ce mot? N'avez-vous pas mérité la mort? N'avez-vous pas besoin, vous aussi, de tomber à genoux et de dire au Seigneur : "Mon Dieu, pardonne-nous nos péchés?"

Il est enfin une troisième classe de personnes dans le cœur et dans la bouche desquels doit se placer cette demande de la prière du Sauveur, ce sont les *chrétiens*. Oui, les chrétiens. Je sais que j'ai l'air d'avancer une hérésie aux yeux de quelques-uns. Les chrétiens! nous dit-on. Qu'est-ce qu'un chrétien? N'est-ce pas un homme qui a été reçu en grâce devant Dieu, dont les péchés ont été pardonnés, et si ses péchés sont pardonnés, qu'a-t-il besoin d'en demander encore à Dieu le pardon? — Au point de vue logique, et à première vue, j'en conviens, ce raisonnement est sans réplique. Et pourtant, je ne m'en dédis pas : comme les autres, les chrétiens ont besoin de demander à Dieu de pardonner leurs péchés. Je n'en veux d'autre preuve que les paroles même de mon texte.

A qui Jésus-Christ les fait-il dire? A ceux à qui il avait fait dire précédemment: "Notre Père qui es aux cieux; que ton nom soit sanctifié; que ton règne vienne; que ta volonté soit faite sur la terre comme au ciel." Or, de qui Dieu est-il le Père, de qui l'est-il dans un sens particulier? Ne l'est-il pas des chrétiens? Ne sont-ce pas encore les chrétiens qui doivent et peuvent dire à Dieu que son nom soit sanctifié, que son règne vienne, que sa volonté soit faite sur la terre comme au ciel? Ce sont donc aussi les chrétiens qui doivent et peuvent dire à Dieu: "Pardonne-nous nos péchés."

Apprenons de là, mes frères, pour le remarquer en passant, à n'enfermer jamais la vérité de Dieu dans un syllogisme. Cette vérité est infiniment plus large que tous nos systèmes: elle les dépasse et les déborde de toutes parts.

Ah! sans doute, (et je suis heureux de pouvoir reconnaître ce qu'il y a de vrai dans les réclamations des chrétiens auxquels je répons) sans doute, une fois réconciliés avec Dieu par Jésus-Christ, nous n'avons pas à demander à Dieu d'ôter de dessus nous la condamnation. Cette condamnation a été ôtée une fois pour toutes, quand elle est tombée sur la tête de Jésus-Christ, selon qu'il est écrit: "Christ nous a rachetés de la malédiction, quand il a été fait malédiction pour nous", et encore: "Il n'y a plus maintenant aucune condamnation pour ceux qui sont en Jésus-

Christ" ¹⁾. S'il en était autrement, notre salut serait toujours à recommencer, nous n'aurions jamais la paix, nous ne pourrions jamais nous réjouir dans la glorieuse " espérance d'obtenir un jour l'héritage qui ne se peut souiller ni flétrir, et qui est réservé dans les cieux pour nous, qui sommes gardés par la puissance de Dieu, par le moyen de la foi" ²⁾. Une telle doctrine serait désolante; elle serait le renversement même de l'Évangile. A Dieu ne plaise que nous la portions jamais dans cette chaire! Non, non. L'œuvre du Rocher est parfaite. Ce n'est pas à demi que Jésus-Christ nous a sauvés, c'est "à plein." "Tout est accompli," ensorte qu'il n'y a pas un atôme, pas la pesanteur d'un cheveu à ajouter dans le plateau de la balance où pèse l'amour éternel de notre Dieu. Nos misères de chaque jour! nous devons nous en affliger sans doute, car elles s'interposent entre Dieu et nous, elles nous voilent sa face adorable et nous privent de la jouissance de sa communion; mais elles ne sauraient dans aucun cas anéantir l'œuvre de notre rédemption. Ce sont des nuages qui nous cachent le soleil pour un temps, nous empêchent de nous réjouir à sa lumière et à sa chaleur, mais derrière ces nuages, l'astre du jour n'en reluit pas moins au front des cieux, et n'en conserve pas moins son immortelle splendeur.

1) Gal. III : 13. Rom. VIII : 1.

2) I Pierre I : 3—5.

Pourquoi donc Jésus-Christ a-t-il voulu nous faire dire aussi à nous chrétiens : “ Pardonne-nous nos péchés ? ” Pourquoi, mes frères ? C’est pour nous rappeler, ce qu’il est bon que nous ayons toujours devant les yeux et ce que nous ne sommes que trop portés à oublier, savoir que nous sommes pécheurs, que nous avons besoin de pardon, que nous ne vivons que par grâce ; comme il nous a appris à dire : “ Donne-nous aujourd’hui notre pain quotidien, ” pour nous rappeler que Dieu est le maître, que nous sommes en sa main, que nous tenons tout de lui, et ne subsistons que par lui. Il a voulu nous le faire dire tous les jours, pour nous rappeler tous les jours notre misère, et, en nous rappelant notre misère, nous rappeler ainsi son amour, car, pour le chrétien, ces deux choses ne vont pas l’une sans l’autre, selon cette parole de S^t Augustin : “ qu’il faut premièrement descendre dans l’enfer de son propre cœur, avant de pouvoir monter au ciel de Dieu. ” Il a voulu nous le faire dire enfin, et nous le faire dire tous les jours, pour renouveler tous les jours en nous la repentance ; oui, — la repentance — c’est à dire la sainte douleur du péché, la douleur d’aimer si peu le Dieu qui nous a tant aimés, de faire si peu pour le Dieu qui a tant fait pour nous. Eh ! quel est le chrétien, s’il est sérieux, s’il est sincère avec lui-même, qui n’ait sujet de se repentir, dans ce sens-là ? Quel est le chrétien, qui chaque soir, en faisant le compte de ses journées, en

comparant sa vie à celle de Jésus-Christ, n'ait sujet de s'humilier, en voyant combien il est resté en dessous du but que Dieu lui avait donné à atteindre.

Mes frères, je ne sais s'il existe des chrétiens qui soient complètement étrangers aux sentiments que je viens de décrire. Mais s'il existe quelque part de tels chrétiens, pour moi, je me félicite, de n'être pas de ces chrétiens là.

Ah! quand je sens qu'il y a encore là, dans ce pauvre cœur, si peu d'amour pour Dieu, pour mes frères, pour l'humanité, ne me dites-pas que tout est bien; n'essayez-pas de me consoler par vos théories anti-chrétiennes; laissez-moi plutôt m'en affliger, et avec ma sainte douleur, laissez-moi le désir incessant de rallumer mon flambeau à la flamme de l'éternel foyer. Laissez-moi soupirer après une vie plus pure, plus aimante, plus humble, plus dévouée, plus pénétrée de la vie même de Jésus-Christ. Laissez-moi regretter de ne pas ressembler d'avantage à ces grands chrétiens, dont la vie comparée avec la mienne, m'humilie et me confond; de ne pouvoir dire avec le pieux Zinzendorff: "Seigneur Jésus! Je n'ai qu'une passion: c'est toi!" Avec George Withfield, dans mes heures de lassitude et d'abattement: "O mon Sauveur! Je suis fatigué dans ton service, mais non pas de ton service. Je voudrais avoir autant de vies que j'ai de cheveux sur ma tête, elles seraient toutes pour toi; je mourrais avec joie en te prêchant;" avec S^t Paul enfin,

leur modèle et le nôtre, comme Jésus-Christ était le sien : “ Je ne fais cas de rien , ma vie même ne m’est point précieuse , pourvu qu’avec joie j’achève ma course et le ministère que j’ai reçu du Seigneur.”

Oh! oui , en présence de tous ces saints , de tous ces héros de la foi et de la charité , laissez-moi m’humilier , pleurer de honte et de douleur , au pied de cette croix , symbole du pardon , je le veux bien , mais aussi de l’amour et du dévouement , laissez-moi dire à Dieu du fond d’un cœur pénitent et saintement jaloux de lui plaire : “ Mon Dieu ! Je ne t’aime pas comme je devrais t’aimer , je ne fais pas pour toi ce que je devrais faire. Aie pitié de moi ! Pardonne-moi mes péchés ! ” Amen.
